

IX
LE DRAME MORAL
DE SULLY-PRUDHOMME ⁽¹⁾

La philosophie de Sully-Prudhomme, étudiée déjà dans un grand ouvrage de M. Camille Hémon, vient d'être analysée supérieurement, dans deux articles remarquables (*Revue Bleue* des 4 et 11 novembre 1911), par un des maîtres de la pensée contemporaine, M. Emile Boutroux. C'est l'occasion d'étudier à nouveau la physionomie morale du poète des *Epreuves*. Considéré dans la perspective de l'histoire où il est désormais entré, Sully-Prudhomme nous apparaît comme un des écrivains les plus représentatifs de la génération qui a suivi immédiatement celle des Taine et des

(1) A l'occasion de diverses publications, notamment : M. Albert-Emile BOUTROUX, *Sully-Prudhomme poète et philosophe*; — M. Camille HAMON, *la Philosophie de Sully-Prudhomme*; — M. Albert SOREL, *Sully-Prudhomme intime*. (*Revue hebdomadaire*, 17 décembre 1910.)

Renan. La nature particulière de son génie le rendait plus apte qu'aucun autre à ressentir et à manifester le principe de maladie enveloppé dans la doctrine qu'il eut en commun avec ces maîtres. J'essaierai de définir ce génie, puis de montrer quel drame intime il traversa, et dans son âme et dans son art, sous l'influence de la philosophie qui prévalait en France, à cette époque. Aucun exemple n'illustre avec plus d'évidence la grande thèse traditionaliste sur les limitations nécessaires du jugement individuel et du sens propre, dont l'intellectualisme pur est la forme la plus raffinée, la plus systématique, peut-être la plus meurtrière.

I

Sully-Prudhomme était né en 1839. Il a publié les *Stances et Poèmes* en 1865; les *Epreuves*, son chef-d'œuvre, sont de 1866. La plupart des pièces des *Solitudes* avaient été composées avant 1870. Son éducation intellectuelle et morale était donc achevée, quand survint la tragique secousse de la guerre. C'est au lendemain de cette grande catastrophe française que je le connus, en 1874. C'était alors un homme de trente-cinq ans, d'une maturité vigoureuse, déjà touchée par la maladie. Il était assez grand et plutôt lourd, avec un visage aux beaux traits réguliers, mais immobiles et pres-

que indifférents. Toute l'expression résidait dans les yeux, clairs, profonds, admirables, avec quelque chose de méditatif et de sauvage, d'anxieusement grave et d'invinciblement fier qui faisait dire à Coppée : « Sully a les yeux d'un lion. » Sa voix, plutôt basse, prenait, quand il causait idées, un accent pour lequel je ne trouve pas d'autre qualificatif que celui de minutieux. Derrière chaque mot frémissait le scrupule d'une pensée toujours en quête de vérité. Vous vous rappelez le conseil que donne Polonius à son fils Laërte dans *Hamlet* : « Par-dessus tout, sois vrai avec toi-même, et il s'ensuivra, comme la nuit suit le jour, que tu ne pourras être faux envers personne (1). »

La parole de Sully-Prudhomme rendait ce son émouvant d'une sincérité toujours vérifiée, j'allais dire auscultée, d'une conscience toujours inquiète. Je retrouve dans mes notes de jeune homme le détail d'une conversation que nous eûmes ensemble à cette date, ou, plus justement, qu'il voulut bien avoir, lui, le maître déjà glorieux, avec le modeste débutant que j'étais alors. Cette condescendance même n'est-elle pas un trait de caractère? Sainte-Beuve disait malicieusement que Michelet vénérât dans tout jeune homme un claqueur possible. Chez Sully-Prudhomme, la bienveillance envers les nouveaux venus n'était pas une politique. C'était vraiment la sympathie généreuse d'un aîné désireux d'être utile à ses cadets, anxieux aussi d'éprouver

(1) *Hamlet*, acte I, scène III.

ses idées aux leurs. Permettez-moi de vous lire le résumé, malheureusement tout schématique, de cette conversation : « ... Aujourd'hui, dimanche 9 février 1874, » il y a exactement trente-huit ans! « chez Sully-Prudhomme, rue du Faubourg-Saint-Honoré. — Idées qu'il a développées : il lit dans un recueil de Jean Aicard une pièce sur les *Troupeaux de moutons* et le *Mal du pays*, puis dans *l'A mi-côte* de Léon Valade : *l'Echo*. Sa manière de chanter les vers, comme une mélodie, fait mieux comprendre le rythme des siens. — Il commente cette lecture, en insistant sur la nécessité de maintenir la correction classique. Il veut la césure régulière. Il critique chez les poètes modernes l'excès des épithètes, toutes justes si on les prend séparément, mais dont l'abus fait surcharge. Il a cette formule : *Chaque épithète juste est dans un ordre d'idées. Quand on les mêle, on mêle les ordres.* Sur mon objection que Hugo et Gautier n'observent pas cette règle, il parle de l'erreur Romantique. Le Romantisme, dit-il, a rêvé une transposition d'art impossible. Il a essayé de réduire la peinture au Verbe. De là, Sully passe à l'analyse des rapports entre l'Art et le Réel. Il faut un choix, affirme-t-il; on ne peut pas tout exprimer. Ainsi, dans la première pièce des *Solitudes*, sur l'internat au lycée, je n'ai pas osé exprimer la sensation qui m'a fait le plus souffrir, l'odeur du papier et des livres, l'odeur du supplice, l'odeur de la main du maître d'écriture. — Je lui rappelle que Balzac a été plus hardi que lui dans

Louis Lambert. Nous cherchons le volume, et nous y relevons cette phrase : « Tout souffrit en Louis
« de cette vie en commun. Les exhalaisons par
« lesquelles l'air était corrompu mêlées à la cha-
« leur de la classe affectèrent son odorat, ce sens
« qui, plus directement en rapport que les autres
« avec le système cérébral, doit causer par ses alté-
« rations d'invisibles ébranlements aux organes de
« la pensée. » Sully prend texte de ce roman pour
parler des enfants, de leur bonne volonté inépuisable, de leur héroïsme, de ce qu'est le maître pour eux, une sorte de demi-Dieu impeccable. Il se demande si l'on ne pourrait pas profiter de cette sensibilité des enfants et développer en eux, pour les choses de la morale, un sens analogue à ce qu'est le goût pour les choses de l'esthétique. Oui, dit-il, réduire la morale à l'esthétique. Ne peut-on pas concevoir des artistes en action, comme il y a des artistes en idées? Mais, ajoute-t-il, ce qui rend difficile l'existence de ces artistes en action, c'est que l'acte échappe à la contemplation. De plus en plus, je constate que les hommes se divisent en deux classes : les forces de la nature et les miroirs de la nature. Le poète est, par excellence, le miroir de la nature, mais c'est un miroir pensant, un miroir qui juge... Il continue : C'est pour cela qu'une question se pose devant tous les poètes, même les plus jeunes : comment jugent-ils la vie? Quelle solution apportent-ils au problème de la destinée? Il faut qu'ils aient une idée là-dessus. Ce qui m'irrite en pré-

sence de Hugo et de Gautier, que j'admire tant d'autre part, c'est de ne pas apercevoir cette idée. Ils n'ont pas de philosophie, et croyez-moi, conclut-il d'un accent profond, il n'y a de vrai que la philosophie... »

Ce résumé d'une causerie à bâtons rompus a surtout un intérêt par sa date. C'était l'époque où Sully-Prudhomme achevait de composer les *Vaines tendresses*. Je trouve, dans ce recueil, exprimées sous une autre forme, les idées mêmes qu'il énonçait dans cet entretien. Cette extrême sensibilité et cet héroïsme des enfants dont il parlait avec l'accent d'une confession personnelle, comme il a su en rendre l'ardeur et le frémissement dans les pièces intitulées : *Enfantillage, Aux Tuileries, Fort en thème!* Quelle ironie tendre et doucement reprochante dans sa façon de rappeler à une femme qu'ils jouaient tous deux au mariage, quand il avait douze ans et qu'elle était petite fille :

Nous menâmes si bien, le soir,
Le badinage,
Que nous nous mîmes en ménage,
Pour voir.

Vous parliez des bijoux de noces,
Moi de serment;
Car nous étions différemment
Précoces.

Et ailleurs :

Alors mon Idéal suprême
N'était pas l'inouï bonheur,
En aimant d'être aimé moi-même,
Mais d'en mourir avec honneur, *

De vous arracher votre estime
Sous les tenailles des bourreaux,
Dans un martyr magnanime.
Car les enfants sont des héros.

Cette conviction profonde que la mission de la poésie est d'apporter une solution à l'énigme de l'univers fait le thème du beau sonnet final : *Aux Poètes futurs*, où l'angoisse de la pensée se double de la profonde douleur nationale de 1870 :

Poètes à venir, qui saurez tant de choses
Et les direz sans doute en un verbe plus beau
Portant plus loin que nous un plus large flambeau
Sur les suprêmes fins et les premières causes ;

Quand vos vers sacreront des penses grandioses,
Depuis longtemps déjà nous serons au tombeau ;
Rien ne vivra de nous qu'un terne et froid lambeau,
De notre œuvre enfouie avec nos lèvres closes.

Songez que nous chantions les fleurs et les amours
Dans un âge plein d'ombre, au mortel bruit des armes,
Pour des cœurs anxieux que ce bruit rendait sourds.

Lors, plaignez nos chansons, où tremblaient tant d'alarmes,
Vous qui, mieux écoutés, ferez en d'heureux jours,
Sur de plus hauts objets des poèmes sans larmes.

Ce simple rapprochement atteste cette profonde identité entre l'œuvre et l'homme, que M. Emile Boutroux, juge excellent, signalait récemment, chez Sully-Prudhomme, à l'occasion d'une correspondance intime : « Cet inédit n'apporte rien de nouveau, » écrit-il, « sur l'œuvre de l'homme, » et il en donne pour raison le scrupule de sincérité qui est la définition même de ce noble poète.

« Qu'il s'adresse au grand public, » remarque M. Boutroux, « à un ami, ou à lui-même, il n'écrit pas une ligne, il ne prononce pas une parole sans s'être anxieusement interrogé sur ce qu'il voit, sait et sent en réalité. » Aussi pouvons-nous, sans autres renseignements, suivre le détail essentiel de sa biographie à travers son œuvre. Rien qui ressemble moins aux confidences étalées d'un Chateaubriand. Quand Sully-Prudhomme parle de lui, c'est qu'il veut, dans son passionné souci de vérité, justifier le document qu'il apporte. De là ces détails, d'une précision toujours sèche, sur l'origine des émotions exprimées par ses vers. Un botaniste note ainsi dans son herbier le jour et l'endroit où il cueillit telle fleur. Aucune poésie n'est plus située que celle-là, et aucune n'est moins pittoresque. Nous y voyons vivre un jeune homme de moyenne bourgeoisie qui, tout enfant, a perdu son père. On l'a mis au lycée. Il a été malheureux. Nous nous rendons compte qu'il s'est très tôt tourné vers les sciences. En effet, le poète a raconté lui-même dans une préface au livre si complet de M. Camille Hémon sur la philosophie (1), qu'il a bifurqué, comme on disait alors, au sortir de la quatrième, pour se préparer à l'École polytechnique. Un saisissant sonnet des *Epreuves* sur une usine,

Cet enfer de la force obéissante et triste

nous révèle qu'il fut employé au Creusot pendant

(1) *La philosophie de Sully-Prudhomme*, par Camille HÉMON (Alcan, 1907).

quelque temps. *Les Croquis Italiens*, qui datent de 1866, prouvent une indépendance soudaine de fortune. Sully-Prudhomme fit à cette époque un héritage qui lui épargna — la phrase est de lui — « d'avoir à lutter contre des obstacles odieux qu'il n'eut ni le malheur de connaître ni l'honneur de vaincre ». La guerre arrive. A partir de ce moment, les événements de sa vie ne sont plus que des idées.

Un roman d'amour se dessine à travers ses poèmes, assez analogue à celui que raconte *l'Intermezzo* de Henri Heine : « Un jeune homme aime une jeune fille qui se marie avec un autre. C'est une vieille histoire, mais celui à qui elle vient d'arriver en a le cœur brisé. » On devine une naïve idylle dans un cadre de vie familiale : des voisinages dans des maisons de campagne, des promesses échangées sous les charmes des jardins, l'été, de furtifs serremments de mains au cours de visites, des rendez-vous dans des bals, l'hiver, puis les fiançailles de l'infidèle, le mariage, et le désespoir de l'abandonné, s'échappant en cris dont quelques-uns atteignent le sublime par la vérité du sentiment :

Si je pouvais aller lui dire :
 « Elle est à vous et ne m'inspire
 « Plus rien, même plus d'amitié
 « Je n'en ai plus pour cette ingrate.
 « Mais elle est pâle, délicate,
 « Ayez soin d'elle, par pitié.

« Écoutez-moi sans jalousie,
 « Car l'aile de sa fantaisie

« N'a fait, hélas ! que m'effleurer,
 « Je sais comment sa main repousse,
 « Mais pour ceux qu'elle aime elle est douce,
 « Ne la faites jamais pleurer. »

Si je pouvais aller lui dire :
 « Elle est triste et lente à sourire,
 « Donnez-lui des fleurs chaque jour :
 « Des bleuets plutôt que des roses,
 « C'est l'offrande des moindres choses
 « Qui recèle le plus d'amour. »

Je pourrais vivre avec l'idée
 Qu'elle est chérie et possédée
 Non par moi, mais selon mon cœur.
 Cruelle enfant qui m'abandonnes,
 Vois le chagrin que tu me donnes :
 Je ne peux rien pour ton bonheur.

La Vie intérieure, ce sous-titre de la première partie des *Stances*, résume bien le caractère de cette poésie. Sully-Prudhomme était un lyrique en dedans, si l'on peut dire, et aussi, par l'intensité même de cette vie intérieure, un solitaire. En dépit de sa bienveillance et de sa courtoisie, on sentait chez lui, quand on l'approchait, quelque chose d'inatteignable et d'incommunicable. Ce quant à soi venait non pas de l'orgueil, mais d'un extrême affinement et presque d'un abus de la pensée réfléchie. Très jeune encore, Sully-Prudhomme s'était rendu compte qu'il y avait là, non pas un accident, mais une condition de sa personne et de toute personne. N'a-t-il pas appelé le recueil des vers de sa trentième année, *les Solitudes*? Ce qui circule d'un bout à l'autre de ce livre, c'est le besoin pour

l'âme de partager sa joie et sa peine, avec la certitude de ne jamais pouvoir le faire. Tout lui est un symbole de cette impossibilité, une image de cet emprisonnement; tout lui démontre cet encellulement de chaque être dans son propre être, de chaque moi dans son moi, sans confident, sans compagnon, depuis l'arbre qui va s'effeuillant, à l'autonne au bord d'un étang, jusqu'à la terre qu'il foule et dont l'indifférence l'accable, jusqu'à la mer qu'il écoute gémir

Telle, en sa force douloureuse,
Une grande âme malheureuse
Qu'isole sa propre grandeur.

jusqu'aux étoiles qu'il croit entendre lui parler...

Elles m'ont dit : « Nous sommes seules,

« Chacune de nous est très loin
« Des cœurs dont tu les crois voisines,
« Sa clarté caressante et fine
« Dans sa patrie est sans témoins.

« Et l'intime ardeur de ses flammes
« Expire aux cieus indifférents. »
Je leur ai dit : « Je vous comprends.
« Car vous ressemblez à des âmes.

« Ainsi que vous, chacune luit
« Loin des sœurs qui semblent près d'elle,
« Et la solitaire immortelle
« Brûle en silence dans la nuit. »

Les évocations de nature sont rares chez Sully-Prudhomme. Celle des étoiles lui est la plus familière. Quand il en parle, c'est toujours d'un accent

qui révèle les longues contemplations. Vous vous rappelez le célèbre sonnet :

La Grande Ourse, archipel de l'Océan sans bords,
Scintillait bien avant qu'elle fût regardée,
Bien avant qu'il errât des pâtres en Chaldée
Et que l'âme anxieuse eût habité le corps...

Ce regard sans cesse levé vers les astres lui est commun avec un autre homme dont je voudrais le rapprocher, et qui disait : « Les Pythagoriciens nous engagent à porter, le matin, les yeux au ciel, afin de nous rappeler à sa pensée ces êtres qui accomplissent leur ouvrage toujours d'après les mêmes lois, toujours de la même manière, leur ordonnance, leur pureté, leur simplicité nue. Car un astre n'a point de voiles... » Ce beau texte de Marc-Aurèle aurait pu servir de matière à l'un des sonnets des *Epreuves*. C'est qu'aussi bien, entre le César philosophe du second siècle et le poète philosophe du dix-neuvième, il y a une parenté singulière d'attitude morale. Tous les deux sont des stoïciens blessés, chez lesquels la vision cosmique de l'universelle nécessité rassérène la souffrance sans la guérir. L'un disait : « Abandonne-toi sans résistance à la Parque. Laisse-la tisser ta vie avec les éléments qui lui plairont. » Et l'autre lui faisant écho après dix-huit siècles :

Je m'abandonne en proie aux lois de l'univers,

Cette résignation est chez l'un comme chez l'autre l'aboutissement d'une vue de l'existence très

analogue Le disciple de Zénon qui nous invite à nous retrancher dans les choses qui dépendent uniquement de nous, proclame, lui aussi, notre solitude irrémédiable Si l'homme est solitaire vis-à-vis des autres hommes, tout en faisant partie de la société, solitaire vis-à-vis de l'univers, tout en faisant partie de l'univers, n'est-il pas également vain d'espérer et de se révolter? Que reste-t-il, sinon à renforcer en soi deux sentiments, celui de la nécessité et celui de notre dignité. Tout le stoïcisme est là dedans : se respecter dans l'acceptation. Sully-Prudhomme aura donné aux témoins de ses dernières années le plus émouvant exemple de ce stoïcisme. La maladie nerveuse dont il souffrait depuis longtemps, le suppliciait. La vie se rétrécissait autour de lui, mois par mois, jour par jour. Ses jambes lui refusaient le service. Ses yeux se troublaient. Le travail lui devenait impossible. Sa pensée demeurait intacte. Il s'y réfugiait héroïquement. Quel contraste entre le Sully-Prudhomme que j'avais connu en 1874 et le Sully-Prudhomme si près de sa fin à qui je rendais visite pour la dernière fois, dans sa retraite de Châtenay, au cours de l'été de 1907! C'était un vieillard que j'avais devant les yeux, et si misérable! Il ne se levait plus de son fauteuil. De continuels mouvements spasmodiques de ses mains sur ses genoux dénonçaient les atroces lancinements dont son pauvre corps était secoué. Le masque était creusé, ravagé, les cheveux et la barbe tout blancs, la bouche contractée. Ses yeux

plus profonds encore et plus fiers défendaient qu'on le plaignît. Dans ce suprême entretien, ses propos furent tout pareils à ceux que je rapportais tout à l'heure. L'art des vers et la philosophie en furent le thème. Ai-je besoin de dire avec quel effort je m'y prêtais, mais non pas lui? Cette âme courageuse, et naturellement haute, continuait à se mouvoir parmi les idées, avec cette même ardeur de vérité qui la soutenait après l'avoir consumée. Quand je l'eus quitté avec cette pensée : « je ne le reverrai sans doute jamais », je me rappelai, le long des routes de cette riante campagne, que Taine et Sully s'étaient connus à Châtenay, avant la guerre. Je me représentais les promenades dans ce paysage de ces deux hommes qui sont certainement ceux que j'ai le plus vénérés parmi mes grands aînés. Je les voyais en imagination, aller et venir, du pas que je leur ai connu, parlant d'une voix que j'entends encore, et puis rien, que ce redoutable mystère dont le poète des *Vaines tendresses* a si éloquemment rendu l'angoisse, dans des vers composés lors de la mort de sa mère :

... Pourtant je ne sais rien, rien, pas même ton âge.
Mes jours font suite au jour de ton dernier soupir.
Les tiens n'ont-ils pas fait quelque immense passage
Du temps qui court au temps qui n'a plus à courir ?

... Certes, dans ma pensée aux autres invisible
Ton image demeure impossible à ternir.
Où t'évoque mon cœur tu luis, incorruptible.
Mais serais-tu sans moi, hors de mon souvenir ?

Servant de sanctuaire à l'ombre de ta vie,
 Je te préserve encor de périr en entier.
 Mais que suis-je? Et demain, quand je t'aurai suivie
 Quel ami me promet de ne pas t'oublier?

Depuis longtemps ta forme est en proie à la terre
 Et jusque dans les cœurs elle meurt par lambeaux.
 J'en voudrais découvrir le vrai dépositaire
 Plus sûr que tous les cœurs et que tous les tombeaux...

II

Ces vers poignants, avec leur imploration passionnée, me serviront de transition naturelle pour dégager le drame intellectuel dont fut victime, toute sa vie, celui qui les écrivait. Au premier abord, ils ne semblent pas différents de ceux que tant de poètes ont composés sur l'énigme de l'Âdelà, le Musset de *l'Espoir en Dieu*, par exemple, ou le Vigny de la *Maison du Berger*. Regardez-y de plus près; considérez dans quels termes le problème du Temps s'y trouve posé, vous reconnaîtrez tout de suite que Sully-Prudhomme n'est pas un poète philosophique. C'est un poète philosophe, et la différence est capitale. Le poète philosophique est celui qui traduit une émotion éprouvée devant les résultats généraux, ou plutôt devant le résidu sentimental, si l'on peut dire, des systèmes élaborés par les philosophes. Je viens de nommer Alfred de Vigny et la *Maison du Berger*. Je pourrais y joindre la célèbre *Mort du Loup*. Ce sont

des poèmes philosophiques parce qu'ils supposent la conception pessimiste d'un univers sans providence, de même que les *Méditations* de Lamartine, parce qu'elles supposent la conception optimiste d'un univers pénétré, au contraire, de providence. Mais que cette absence de providence dérive d'une théorie du monde matérialiste ou panthéiste, moniste ou idéaliste, qu'importe à Vigny? L'accent de ses vers serait pareil dans ces diverses hypothèses, et pareil l'accent des vers de Lamartine, à quelque confession chrétienne qu'il appartint. Visiblement ni l'un ni l'autre de ces deux poètes n'a fait précéder son adhésion à ces idées d'un savant examen critique. Ils ont accepté ces idées en bloc, et sur des arguments élémentaires, parce qu'elles s'accordaient mieux au tour de leur sensibilité, au ton de leur génie. Ce faisant, ils ont été sincères. Ils ont obéi au plus pressant appel de leurs facultés qui sont surtout des facultés de poète. Le philosophe chez eux n'est que sommaire. Il est complet chez Sully-Prudhomme et l'égal du poète. Reprenez la *Maison du Berger* et voyez comme le vers, admirable de netteté dans les passages d'émotion, devient hésitant, presque amphigourique dans les passages d'abstraction :

... Je suivais dans les cieux ma route accoutumée
 Sur l'axe harmonieux des divins balanciers.

Chez Sully-Prudhomme, au contraire, les formules se font d'autant plus précises que l'idée se fait plus abstraite. M. Camille Hémon en cite de

bien remarquables exemples dans son ouvrage. En voici quelques-uns pris au hasard. Il y a une célèbre théorie de Spinoza sur la liberté. Il la considère comme une illusion d'optique intérieure. L'homme a conscience de son acte, il n'a pas conscience des causes de son acte. Il s'en croit l'auteur, comme une pierre, dit Spinoza, qui se sentirait rouler et ne saurait pas qu'une main l'a lancée, se croirait l'auteur de son mouvement. D'un vers, Sully-Prudhomme résume cette définition de la liberté. C'est, dit-il,

L'illusion du choix dans la nécessité.

D'un vers aussi, tout La Rochefoucauld et tout Helvétius :

C'est l'intérêt du cœur qui pousse au sacrifice.

En deux vers, tout Darwin et la loi de la lutte pour la vie :

Chaque vivant promène écrit sur sa mâchoire
L'arrêt de mort d'un autre exigé par sa faim.

Nous sommes là en présence d'une intelligence dressée aux plus dures disciplines de la spéculation métaphysique, et cette intelligence de géomètre est en même temps celle du frémissant rêveur à qui nous devons *le Vase brisé*, — la divine romance : *Ici bas tous les lilas meurent, — les Yeux*, vous vous souvenez :

... Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore,
Ils dorment au fond des tombeaux,
Et le soleil se lève encore?...

Une telle dualité est-elle possible? Un poète peut-il être un philosophe, à ce degré, et inversement? Oui, puisque Sully-Prudhomme a existé, et, avant lui, Lucrèce. Cette dualité est-elle viable? J'entends : la coexistence, dans un même être, de deux types mentaux contradictoires permet-elle à cet être un développement équilibré? Ou bien est-il condamné à une lutte éternelle entre les deux modes de sa personne, disons mieux, entre ses deux personnes, car un poète et un philosophe sont réellement deux personnes : objet, méthode, qualité d'esprit, sensibilité, tout diffère en eux. « Le poète, » disait fortement Rivarol dans un entretien fameux, « n'est qu'un sauvage très ingénieux et très animé, chez lequel les idées se présentent en images. » Et Taine, dans son essai sur Tennyson : « Le propre du poète, c'est d'être toujours jeune et éternellement vierge. Il est devant ce monde comme le premier homme au premier jour. » Et Sully-Prudhomme lui-même, dans son *Testament poétique* : « Un poète est une âme d'une sensibilité exceptionnelle qui ne peut pas s'empêcher d'exprimer ce qu'elle sent et qui l'exprime spontanément, avec les ressources que l'harmonie prête au langage. » Plus simplement le poète est, avant tout, une créature d'impression. Quand il compose, son objet propre c'est de communiquer cette impression. Sa faculté maîtresse est la spontanéité. Il est inspiré et passionné. La faculté maîtresse du philosophe est la réflexion attentive et froide. Son objet propre a été défini d'un mot judicieux

par Carlyle : c'est de peindre un portrait spirituel du monde. Ses méthodes sont l'analyse exacte, la déduction sagace, la généralisation prudente, la soumission au réel. Dire d'un homme qu'il est un poète-philosophe, c'est dire qu'il avive et qu'il éteint sa sensibilité, qu'il chauffe son imagination et qu'il la glace, qu'il s'élançe et qu'il s'immobilise, qu'il s'exalte et qu'il se surveille. Il ne peut pas être les deux à la fois. Il lui faut choisir. Si, de naissance, il est pourtant les deux à la fois, si, victime d'un véritable hybridation intellectuelle et sentimentale, il se trouve aiguillé vers ces deux pôles opposés, comment l'accepterait-il, ce choix ? Ce dilemme lui apparaît comme une mutilation. Pour un Sully-Prudhomme, cesser d'écrire des vers, c'est se renoncer. Et c'est se renoncer encore que de ne plus exercer ses pouvoirs de spéculation métaphysique. Dans l'un et dans l'autre cas, il y a suicide. Sully-Prudhomme devait accomplir ce suicide. Le philosophe devait tuer en lui le poète. Entendez par là, non point qu'il lui arriva, comme à Sainte-Beuve, comme à Musset même, à un moment de sa vie, de cesser d'être poète, mais qu'il s'interdit de faire œuvre de poète, le pouvant encore, qu'il cessa d'écrire des vers qu'il pouvait écrire, par un sacrifice analogue à celui de Pascal et de Tolstoï abdiquant, en pleine force, leur génie : celui-ci de mathématicien, celui-là de romancier.

Avant cette période ultime, son effort acharné, ce que j'ai appelé le drame secret de sa vie, fut de concilier en lui-même le poète et le philosophe,

sans immoler l'un à l'autre, et tout au contraire en les ennoblissant et les fortifiant l'un par l'autre. Ce effort s'exerça d'abord dans l'ordre intellectuel, et, pour dire le mot exact, technique. Il y a un artiste dans tout poète, et Sully-Prudhomme avait, plus que personne, cette conviction que la beauté de la forme est une condition essentielle des vers. La rigueur de la vérité philosophique ne répugne-t-elle pas à cette beauté de la forme poétique ? Nous le voyons préoccupé de ce problème dès sa vingtième année. Il entreprend une traduction de Lucrèce, et rimée, « pour demander, » dit-il dans la Préface, « au plus robuste et au plus précis des poètes le secret d'assujettir le vers à l'idée. » Cette traduction est demeurée inachevée. Sully-Prudhomme y a renoncé après le premier livre. Il l'avait reconnu : Lucrèce est un immense poète dès qu'il cesse d'être un philosophe, quand il aborde des thèmes généraux, la mort, l'amour, qu'il traiterait avec la même énergie d'imagination s'il était resté étranger à toutes les arguties de l'Epicurisme. Ailleurs, quand il nous expose les théories d'Héraclite, de Xénophane, de Parménide ou les hypothèses des atomes, ses vers n'ont plus qu'une valeur de mnémotechnie. Il est tantôt un poète, tantôt un philosophe, l'illustration la plus éclatante peut-être de l'antagonisme entre l'art des vers et la métaphysique.

Sully-Prudhomme était trop sincère pour ne pas se rendre à cette évidence. Il crut trouver une échappatoire dans une distinction entre la Poésie

et la versification. Il écrivait à M. Camille Hémon : « Il importe de distinguer l'art des vers et la poésie proprement dite... Un excellent versificateur saurait formuler en vers les découvertes de la Science, même abstraites. A ce point de vue, la Science peut être matière à versification comme tout autre sujet. Mais, d'autre part, les découvertes de la Science, en tant qu'elles modifient tous les points de vue de l'âme sur la nature, nous remuent profondément, et sont essentiellement poétiques par cette propriété. En résumé, la Science se refuse à la poésie par son côté purement didactique et se prête à la versification par ce même côté. En outre, elle est poétique par les horizons qu'elle ouvre au rêve, en transformant la signification du monde versatile. » Ce raisonnement est spécieux. Considérons-en le détail? Qu'est-ce que la versification sans poésie? Un tour de force et condamné d'avance. La Science, — Sully-Prudhomme, nous verrons tout à l'heure pourquoi, enveloppe dans ce terme la Philosophie, — la Science ayant pour but la vérité, ses lois n'ont qu'une expression légitime, celle qui leur est adéquate. A quoi bon leur en chercher une autre qui tienne dans une formule nombrée et rimée? Que d'heures précieuses Sully-Prudhomme n'a-t-il pas consacrées à cette besogne inutile, fastidieuse et, le plus souvent, impossible, pour en reconnaître finalement la vanité, puisqu'il y a renoncé. En le lisant, on souffre de rencontrer la preuve constante de ce labeur paradoxal dans des vers tels que ceux-ci, où il veut

dire que la quadrature du cercle est impossible :

Sans doute à nos souhaits se refuse la terre
Comme un cercle adjuré d'être un quadrilatère.

ou ceux-ci qui résument la preuve de l'existence de Dieu d'après saint Anselme : nous concevons l'être parfait, donc il existe, car s'il n'existait pas, nous pourrions en concevoir un plus parfait qui existerait. Anselme, s'écrie Sully-Prudhomme,

Anselme, ta foi tremble et ta raison l'assiste,
Toute perfection dans ton Dieu se conçoit.
L'existence en est une. Il faut donc qu'il existe.
Le concevoir parfait, c'est exiger qu'il soit...

Je pourrais multiplier ces citations. Elles suffisent à montrer l'erreur du biais imaginé par Sully-Prudhomme pour résoudre une première antinomie de la Poésie et de la Philosophie. A-t-il davantage raison quand il dit que la Science, en transformant nos points de vue, est poétique par l'émotion qu'elle nous donne? Oui, à la condition que cette émotion ne soit pas telle que notre âme en reste accablée et dévastée. Je notais tout à l'heure que Sully-Prudhomme donne à ce mot : la Science, une signification très large et qu'il y fait tenir sa philosophie. C'est ici le lieu de préciser cette signification et de montrer comment la philosophie enveloppée dans ce concept particulier de la Science était plus incompatible encore avec sa sensibilité de poète que la sécheresse d'une formule de chimie avec un langage rythmé et rimé.

Nous avons vu que Sully-Prudhomme, né en 1839, avait grandi dans le milieu intellectuel du second Empire. Quand nous essayons de définir le mouvement de la pensée française entre 1850 et 1870, nous rencontrons tout de suite les noms de Taine, de Renan, de Flaubert, de Leconte de Lisle, de Baudelaire, des frères de Goncourt, de Dumas fils. Je ne prétends pas qu'il n'y ait pas eu, à cette même date, d'autres hommes et d'autres œuvres très dignes d'attention. Je dis simplement que ces hommes-là et leurs œuvres sont plus particulièrement caractéristiques de cette époque. Deux pénétrants moralistes : Sainte-Beuve et Weiss, se sont accordés pour signaler dès lors dans les productions de ces écrivains un tour d'esprit nouveau, l'introduction dans l'art des procédés de dure exactitude jusqu'ici réservés aux savants : « Anatomistes et physiologistes, je vous retrouve partout, » disait Sainte-Beuve, et Weiss dénonçait un élément brutal dans cette littérature nouvelle. A la distance d'un demi-siècle, nous discernons mieux quel fut vraiment ce tour d'esprit, et nous le définissons par un néologisme assez barbare : le *Scientisme*. On l'appelle aussi l'*Intellectualisme*. Est-il besoin d'indiquer que le *Scientisme*, ou, si l'on préfère, l'*Intellectualisme* de 1850 ne fut une doctrine réfléchie et systématisée que chez Renan et chez Taine; chez Flaubert peut-être? Chez les autres ce ne fut qu'une influence. Le mot de *Scientisme* est assez clair par lui-même. Il signifie une absorption complète de toutes les facultés de

l'homme par la Science, la persuasion que cette Science peut et doit épuiser toute la Réalité d'une part, tout l'Esprit de l'autre, j'allais dire une Foi. Pour le Renan de l'*Avenir de la Science*, pour le Taine des *Essais* et de la *Littérature anglaise*, la Science est bien une révélation. Ils croient profondément, absolument, que son apparition marque une métamorphose définitive non seulement de l'intelligence, mais de la sensibilité, mais des mœurs. Je n'exagère pas. Ecoutez-les : « La Science approche enfin, et elle approche de l'homme. Elle a dépassé le monde visible et palpable des astres, des pierres, des plantes, où, dédaigneusement, on la confinait. C'est à l'âme qu'elle se prend, munie des instruments exacts et perçants dont trois cents ans d'exercice ont prouvé la justesse et mesuré la portée... Dans cet emploi de la Science et cette conception, il y a un art, une morale, une politique, une religion nouvelle, c'est notre affaire aujourd'hui de les chercher. »

La conviction exprimée par cet hymne fut celle de Sully-Prudhomme. Lui aussi, il crut à la Science avec cette ferveur enthousiaste. Pour comprendre son tourment intime et son martyre, il faut traduire ce terme qui semble si simple : la Science, et bien dégager le sens que lui donnaient ses dévots. Quand ils parlaient de Science, les Renan et les Taine entendaient soit la connaissance mathématique fondée sur la déduction rigoureuse, soit la connaissance physico-chimique et biologique fondée sur l'observation et l'expérimen-

tation vérifiées, soit la connaissance historique fondée sur la documentation. Ils n'admettaient pas que l'intelligence pût avoir d'autres certitudes valables, ni d'autres moyens légitimes de penser. Ils prétendaient réduire à ces trois groupes tous les objets et toutes les recherches de l'intelligence humaine. C'était supprimer du coup le fait sentimental, le fait moral et le fait religieux. « La plaisante démonstration de l'immortalité de l'âme que les révoltes du cœur! » écrivait Taine. Et encore : « La vertu et le vice sont des produits comme le vitriol et comme le sucre. » Et Renan : « Mes raisons pour cesser d'être chrétien furent toutes de l'ordre philologique et critique. » Et Taine de nouveau : « Une religion est un poème auquel on croit... » Pour mesurer la distance qui sépare de ces points de vue-là les points de vue actuels, il suffit de comparer la philosophie enveloppée dans ces formules à celle que dégagent des livres comme *l'Expérience religieuse* de Williem James, *l'Évolution créatrice* de Bergson, ou simplement : les *Limites de la Biologie* du professeur Grasset. Nos grands aînés se sont trompés, non pas en étant trop scientifiques, mais en ne l'étant pas assez, s'il est vrai qu'être scientifique, c'est se soumettre au réel. Il n'y a pas une Science, — la Science, — il y a des Sciences et qui ont toutes des méthodes différentes, puisqu'elles s'exercent sur des objets différents. La Science qui étudie le fait moral, par exemple, n'est ni mathématique, ni physico-chimique, ni biologique, ni historique, pas plus que

celle qui étudie le fait religieux. L'instinct de nos pères avait raison quand ils concédaient un domaine séparé à l'Éthique, à la Politique, à la Théologie. C'est le seul moyen d'échapper au déterminisme absolu qui fait l'arrière-fond dernier et inévitable de la conception Scientiste, et aux mutilations qu'elle impose.

Représentons-nous maintenant le Sully-Prudhomme que nous révèlent ses premiers vers, mis en face du Scientisme. Quel est en lui l'appel du poète? C'est une âme d'amour et pour laquelle l'imagination et la souffrance d'une créature quelconque est insupportable.

J'ai voulu tout aimer et je suis malheureux,
Car j'ai de mes tourments multiplié les causes.
D'innombrables liens frêles et douloureux
Dans l'univers entier vont de mon cœur aux choses.

C'est une âme de moralité, affamée de justice. Le spectacle de l'inégalité sociale et le retentissement des malheurs de la patrie aviveront ce besoin en elle jusqu'à l'angoisse. C'est une âme religieuse enfin, dans laquelle le besoin d'adoration, de vénération, est toujours présent, toujours insatisfait; une âme obsédée par l'infini, par l'absolu, par la perfection; une âme en mal de Dieu. Apercevez-vous le paradoxe cruel et irréductible d'une telle association? Voilà un homme en quête du sens de cet univers et qui souhaite par toutes les fibres de son cœur que ce sens soit un sens de pitié. Et il adopte, pour le chercher, une méthode

qui exclut ce sens de pitié. Il veut la Justice, et il adopte, pour chercher le principe sur lequel la fonder, une méthode qui l'exclut, puisqu'elle n'admet que la nécessité. La nostalgie de Dieu le persécute, et il adopte, pour chercher Dieu, une méthode qui réduit le monde à une hiérarchie de phénomènes, conditionnés les uns par les autres, sans commencement et sans fin, sans cause et sans but. Ouvrez ses livres maintenant et voyez, de recueil en recueil, le mortel duel entre le poète et le philosophe s'engager, s'aggraver, s'exaspérer, et sous ces deux formes : l'artiste se débattre contre le savant, défendre contre l'abstraction la souplesse colorée et mouvante des vers, et peu à peu se glacer, s'immobiliser, — telle une Niobé qui sent le froid du marbre envahir sa chair vivante et lui remonter jusqu'au cœur. — Vous voyez, parallèlement, son cœur palpiter, saigner, se révolter dans l'étau de plus en plus serré de son intelligence : sa croyance innée à une tendresse et à une équité suprêmes agoniser en lui, sa foi dans une bienfaisance finale de la création se heurter et se briser contre le dogme de l'universel mécanisme. Car c'est bien un dogme pour les scientifiques et auquel ils adhèrent, je répète mon mot de tout à l'heure, comme à une révélation. Quand Hippolyte Taine, le plus grand de tous et le plus conscient fut à son lit de mort, il reçut la visite de Mgr d'Hulst. Je tiens de M. Ollé-Laprune que le prélat dit au philosophe dans le cours de cette conversation : « Mais enfin, monsieur Taine,

n'apercevez-vous pas dans l'Univers, à côté de la loi de nécessité, la possibilité d'une loi d'amour? » Et Taine lui répondit : « Non. Je me représente la nature comme une femme admirable, vêtue d'étoffes somptueuses, et qui marche indifférente pendant que la traîne de sa robe écrase des fourmis qu'elle ne voit pas. Je suis une de ces fourmis. Je vais être écrasé... » Ces tragiques paroles pourraient servir d'épigraphe à toute l'œuvre de Sully-Prudhomme. Il les a dites depuis sa première jeunesse, jusque vers sa cinquantième année, d'une voix de plus en plus austère. Et puis il ne les a même plus dites. Sa poésie où avait passé la plainte de cet écrasement s'est tue. Il n'a plus été qu'une pensée tendue sur un insoluble problème. Il aurait fallu le poser autrement. L'intellectualisme du philosophe ne l'a jamais permis au poète.

III

J'ai dit que je couclurais cette étude en essayant de marquer les points d'insuffisance et les points d'excellence de cette œuvre. C'est à peine nécessaire, tant les conditions où s'est élaborée cette poésie emportent logiquement certains caractères. Les poètes du Parnasse, Leconte de Lisle en tête, ont toujours reproché à Sully-Prudhomme les grisailles de son coloris, la maigreur de ses vers, son

absence de pittoresque. J'entends encore Villiers de l'Isle-Adam réciter avec un ricanement le poème qui commence :

Je n'aime pas les maisons neuves...

Mais quoi? S'étant proposé d'écrire des vers de vie intérieure, Sully pouvait-il procéder autrement que par nuances et par demi-teintes? Oui, ses poèmes sont gris. Ils sont souvent abstraits. Oui, l'éclat leur fait défaut et la plastique. Mais, si l'imagination des formes leur manque, c'est qu'ils sont chargés d'émotion et de pensée. Sully-Prudhomme n'est certes pas Leconte de Lisle. Mais Leconte de Lisle non plus n'est pas Sully-Prudhomme. A quoi bon comparer des talents qui n'ont pas de commune mesure et demander à l'un d'être l'autre? Il est plus légitime de regretter que Sully-Prudhomme, incomparable dans les pièces brèves, et qui demeure le meilleur sonnettiste peut-être de notre langue, se soit appliqué à composer d'interminables ouvrages d'une seule tenue, comme la *Justice* et le *Bonheur*, très difficiles à lire, avouons-le. Les beautés de détail y sont perdues dans un amas de ces vers « tours de force » comme ceux que j'ai déjà cités. Je pourrais en rapporter beaucoup d'autres. Je pourrais aussi signaler d'énormes fautes de facture. Dans la *Justice*, un dialogue se prolonge durant trois cents pages : le Chercheur interroge la Nature en une série de cinquante sonnets, et à chaque sonnet une voix répond en trois stances et demie de quatre vers de huit pieds, les

deux derniers vers étant repris par le Chercheur qui amorce ainsi son nouveau sonnet. C'est accablant de monotonie et de facticité. Mais quoi encore? Ces erreurs d'art ont leur logique. C'est l'excès de conscience qui pousse Sully-Prudhomme à creuser le thème qu'il traite jusqu'à ce qu'il en ait épuisé toutes les données. C'est un scrupule pareil qui l'amène à chercher un rythme général à son livre sur la Justice, pour en corriger l'extrême abstraction. Et puis, quand il serait démontré qu'une large portion de son œuvre poétique est caduque, ce qui reste suffit à faire de lui le premier poète français de la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Vigny aussi est inégal. A peine six ou sept morceaux de lui sont-ils lisibles. Encore dans cette *Maison du Berger* que j'ai déjà citée, le milieu, tout le fragment sur les chemins de fer, est proprement un logogryphe, Vigny a pourtant une place aussi haute que Hugo, Lamartine ou Musset dans notre admiration. Le génie d'un poète se mesure à la qualité de ses beaux vers, et non pas à leur nombre. Que ce génie soit inégal, c'est même une raison de l'aimer davantage. C'est le signe que ce génie n'était pas fabriqué. L'artiste n'en était pas le maître. Son œuvre s'est accomplie en lui comme un phénomène naturel, à peine dirigé, presque involontaire, tour à tour charbon et diamant, sans qu'il s'en soit rendu tout à fait compte. Et quand le poète est un Sully-Prudhomme, un doctrinaire de l'intellectualisme, comment ne pas s'émouvoir devant cette preuve d'une ingénuité

conservée à travers toutes les complications de l'esprit? Sa gaucherie est une candeur et un motif de plus de nous abandonner avec une confiance absolue dans sa sincérité, au charme de la belle partie de son œuvre, par laquelle je veux conclure.

J'ai essayé d'expliquer cette vie par la coexistence en lui d'un poète et d'un philosophe, tournée aussitôt au conflit. Tous les duels commencent par une exaltation des deux adversaires. Ce fut le cas pour ce combat intime. Il semble que le poète chez Sully-Prudhomme ait eu, dès le début, peur de mourir, et qu'il se soit, par réaction, efforcé d'être aussi poète que possible. C'est le caractère de tous ses premiers vers, je veux parler des *Stances*, des *Epreuves*, des *Solitudes*, des *Vaines tendresses*. Ils sont infiniment poétiques, non seulement par la subtilité quasi fluide de la langue, par leur mélodie à demi étouffée, mais par leur objet. Les sentiments traités par le poète sont d'une nuance si raffinée et si pure à la fois que l'art le plus idéaliste ne surpasserait pas celui-là en délicatesse et en élévation. C'est néanmoins de l'art réaliste au grand sens de ce mot si souvent profané. Voilà le bienfait de la discipline scientifique. Cette élévation n'est pas conventionnelle, cette délicatesse n'est pas mensongère. Un air de vérité circule partout. Goethe disait que toute bonne poésie est une poésie de circonstance. Sully-Prudhomme avait un souci trop passionné de ne pas se tromper et de ne pas tromper pour ne pas se conformer

spontanément à cette règle. On devine derrière ses vers les plus immatériels, nous l'avons vu, qu'ils sont nés d'un incident, quelquefois si humble! Ce même souci, et c'est le troisième caractère de cette poésie si poétique et si directe, conduit le poète à l'analyse. C'est un anatomiste du cœur d'une acuité de pénétration et d'une ténuité de notation surprenantes. Il y a dans notre vie intellectuelle et sentimentale toute une région de pénombre. Nous portons en nous, pour parler le langage des psychologues modernes, un moi inconscient, subconscient, comme une végétation inconnue à nous-mêmes, d'émotions inexprimées parce qu'elles sont indéfinissables, parce qu'elles restent confuses, vagues, indéterminées, et cependant ce moi obscur, impénétrable, tient à notre être le plus profond. Nos sentiments conscients ne sont que l'aboutissement, perceptible enfin, de ces émotions inconscientes. Telles ces plantes qui s'épanouissent à la surface des eaux en corolles brillantes, et dont les tiges vont chercher la terre, loin, sous le courant, dans l'épaisseur ténébreuse du ruisseau ou de l'étang. Cette région inexplorée et inexplorable de l'âme, Sully-Prudhomme y est descendu plus avant qu'aucun autre poète. Ses vers d'amour éclairent et touchent en nous les fibres les plus intimes et les plus secrètes. Ses vers de pensée rendent perceptibles et comme palpables, les frémissements de l'esprit qui doute et qui cherche. Ses vers de nature nous font démêler une âme incertaine et douloureuse des choses,

pareille à notre âme. Ses vers de mélancolie éveillent des échos si prolongés qu'ils nous poursuivent indéfiniment. Nous les mêlons, malgré nous, à nos émotions personnelles. Ils ne s'oublient plus, une fois goûtés et aimés. C'est comme si des profondeurs inconnues s'ouvraient tout à coup en nous. J'ai dit que Sully était un lyrique en dedans. Cette poésie a cela d'étrange en effet que son élan est un repliement, que son souffle la rabat sur elle-même pour l'emporter dans un ciel intérieur. Cela fait une beauté sans analogue de nos jours. Elle s'apparente, avec les différences qui séparent une poésie délicieusement modulée d'une prose impérieusement brusque et directe, aux *Pensées* de Pascal, et, par delà les âges, avec bien d'autres différences, à ces confessions de Marc-Aurèle que j'ai déjà citées et qu'il avait appelées : *Livre pour moi-même*. Ces trois hommes nous donnent un des spectacles les plus nobles et les plus émouvants d'ici-bas : une flamme de passion brûlant dans une atmosphère d'idées. Seulement Pascal avait, pour le soutenir dans ses angoisses, la vision du Crucifix et la parole consolatrice, que Jésus-Christ lui dit dans son mystère : « Je pensais à toi durant mon agonie. J'ai versé telle goutte de sang pour toi. » Marc-Aurèle tout pénétré d'ordre Romain ignorait la nostalgie de la foi perdue. Il n'avait jamais appris à dire : « Notre Père qui êtes aux cieux... » et il trouvait, pour l'aider dans ses détresses, le sentiment héréditaire du fatalisme antique : « Va-t'en de la vie avec un cœur pai-

sible. Celui qui te congédie est sans colère. » L'un et l'autre appui manque à Sully-Prudhomme. Aussi sa poésie a-t-elle un accent d'un pessimisme que n'ont donné ni le grand janséniste ni l'empereur philosophe. Cet accent a peut-être atteint sa note la plus aiguë dans un sonnet que je voudrais transcrire, en forme de conclusion. Il est comme le testament de cette grande âme tourmentée et puis il a, pour moi, une histoire, que je conterai. Elle achèvera de montrer combien ce poète était réellement différent des autres, si peu touché par la vanité littéraire, si indifférent à la destinée de son œuvre. Ce sonnet, qui figure aujourd'hui dans son recueil posthume, les *Epaves*, n'avait pas été publié. Je le tenais d'un de ses amis qui l'avait trouvé si beau qu'il l'avait appris par cœur. J'avais fait de même. Gaston Paris vivait encore. Je lui récitai ces vers. A quelque temps de là, un matin, Sully-Prudhomme arrive chez moi. Il marchait déjà difficilement. Il me dit :

— « C'est Paris qui m'envoie. Il prétend que vous avez retrouvé un sonnet de moi qu'il voudrait que je publie... » Et quand je le lui eus récité : « C'est exact, » fit-il. « Ce sont bien des vers de moi. Je les avais oubliés. »

Et voici cet admirable morceau, que Sully avait oublié ! Cela s'appelle : *la Fontaine de Jouvence* :

Rends la sève aux heureux, Naïade de Jouvence,
A leurs rapides jours donne un long renouveau.
Prolonge, pour eux seuls, le fatal écheveau
Dont le fil mesuré vers les ciseaux s'avance.

Ceux-là n'ont pas connu le soupir dès l'enfance,
L'austère appel du Vrai, l'altier défi du Beau,
Le tourment d'y répondre et l'attrait du tombeau,
Pour le front sans appui, pour le cœur sans défense.

Le ciel lointain des yeux ne leur a pas fait mal.
Ils n'ont connu qu'un proche et clément Idéal,
Et les regrets en eux ne sont pas des blessures.

Mais les martyrs du rêve et ceux du souvenir,
Inclinés vers la fosse aux promesses plus sûres,
Craignant tous les amours, n'osent pas rajeunir.

Quel dernier mot d'une si belle âme, et comme il juge l'étroite doctrine dont cette généreuse sensibilité fut la victime! J'aime à penser que ce grand poète n'est point parti sur un sentiment aussi désespéré. Il semblait avoir conçu à ce moment une philosophie de l'*aspiration*, qui lui ouvrait tout de même une porte pour échapper à la prison de l'Intellectualisme. L'a-t-il franchie? Une phrase qu'il a dite à son jeune ami Albert-Emile Sorel, très peu de temps avant sa mort, permet de supposer qu'il en a été bien près. Ayant longuement parlé de Dieu, il conclut : « Dieu! C'est tout ce qui me manque pour le comprendre... » Comment entendre ce cri sans se souvenir du mot pascalien : « Console-toi Tu ne me chercherais pas si tu ne me possédais? »

Février 1912.

IV

QUELQUES EXEMPLES